

Neiryneck (Jacques). Le huitième jour de la création. Introduction à l'entropologie. Préface de J. Ellul

Richir Marc

Revue belge de philologie et d'histoire, Année 1987, Volume 65, Numéro 4
p. 869 - 873

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Neiryneck (Jacques). *Le huitième jour de la création. Introduction à l'entropologie.*

Préface de J. Ellul. Lausanne, Presses Polytechniques Romandes, 1986 ; un vol. 16 × 24 cm, XIII-309 p., 7 ill. (COLLECTION « RÉFLEXIONS SUR LES SCIENCES ET LES TECHNIQUES »). Prix : 42 fr. suisses.

Sous son titre énigmatique, voilà certes un livre paradoxal qui traite d'un objet paradoxal : la technique et son évolution. Après une introduction et une première partie aussi lucides que décupantes, où sont vigoureusement et très justement mis en évidence les « paradoxes » de la technique — générateurs, on le sait, de la fantastique irrationnalité contemporaine — et dénoncée l'« illusion technique » qui ravage notre temps en y induisant une véritable « pathologie » sociale, l'auteur engage, dans la seconde partie, à travers l'étude de l'évolution technique depuis le paléolithique jusqu'à nos jours, une authentique philosophie de l'Histoire, qui ne trouve tout son sens que dans la troisième partie, conclusive, où sont envisagés les moyens censés adéquats pour sortir l'humanité entière de la crise actuelle, dont tout indique qu'elle pourrait fort bien n'être que le signe avant-coureur d'une catastrophe finale. Projet très vaste et très ambitieux, qui suscitera des débats passionnés, et qui, dans une époque de recul devant les grandes questions, ne peut, par sa grande exigence spirituelle, qu'éveiller la sympathie, mais aussi la critique. Livre stimulant, donc, mais sans doute secrètement complice des paradoxes qu'il décele et des illusions qu'il dénonce.

L'ouvrage est en effet bien plus percutant dans sa critique de la modernité, et des abîmes qu'elle ouvre sous nos pas — depuis l'aberrant « équilibre de la terreur » des deux super-puissances qu'il nomme fort judicieusement « machine infernale », jusqu'à la surpopulation et la dilapidation anarchique des richesses du Tiers-monde, en passant par l'absence d'horizon réfléchi de nos sociétés occidentales : toutes questions abordées frontalement, sans faux-fuyant — que dans ce que nous n'hésiterons pas à baptiser sa « construction » historique. Partant du constat évident que nous dépensons sans compter plus d'énergie et de richesses que nous n'en produisons, que l'évolution technologique aujourd'hui dominante paraît incontrôlée, donc engagée dans un devenir qui lui est propre et tout à fait autonome, l'auteur dégage une loi, qui doit, en principe, ouvrir à l'« entropologie » à laquelle il prétend nous introduire. Cette loi, tirée du second principe de la thermodynamique, et des réflexions récentes qu'il a suscitées, notamment chez Prigogine, serait la suivante : on sait que l'entropie, c'est-à-dire le désordre de la matière rendant l'énergie inutilisable pour ses transformations, ne peut que croître à l'échelle globale de l'univers ; or, la vie tout d'abord, la civilisation matérielle ensuite, est une création *locale* d'ordre ; mais elles ne violent le second principe qu'en apparence, dans la mesure déjà où la création d'ordre n'est jamais que locale et temporaire, dans la mesure, surtout, et c'est la thèse de l'auteur où elle se paye en retour de la création corrélative d'un *surcroît* de désordre qui lui est nécessaire. Toute création d'ordre est coextensive de la destruction de l'ordre toujours relatif de son environnement. Il en va ainsi de la première cellule vivante, mais aussi de la « création » de civilisation qui,

pour l'auteur, se réduit globalement à la part de l'invention technique. Le paradoxe s'accroît si, comme M. Neiryck tente de nous en administrer la «démonstration» dans la partie historique de son livre — longue et bien documentée —, toute civilisation technique revient à une création d'ordre spécifique qui tend, tôt ou tard, à s'enliser dans son désordre spécifique, ce qui l'amène à une impasse qui lui est propre, à un seuil ou à un col qui ne peut être franchi que par une nouvelle civilisation technique. Et ainsi de suite, serait-on tenté de dire, si ce n'était qu'aujourd'hui, après avoir épuisé différentes couches de la lithosphère et de la biosphère, nous sommes en passe de les épuiser toutes, de payer la création d'ordre — à mesure plus aveugle — de notre civilisation par l'état d'entropie maximum de notre planète terre. Voilà qui semble rendre intelligible notre situation actuelle : le fait que l'évolution technique paraît autonome, et le fait que tout se passe comme si, selon la belle fable de l'auteur sur «l'île de l'évolution», l'humanité avait successivement dilapidé ses vallées (ses «stades» ou stases techniques chaque fois spécifiques), au prix d'efforts et d'inventions sans cesse plus audacieux et plus prodigieux, pour aboutir au désert qui la séparera toujours de son point de départ — désert entropique où elle est vouée à mourir puisqu'elle couvre la planète entière. Il reste donc, plus que jamais, à inventer, mais à l'écart de l'illusion technique — en vertu de laquelle celle-ci pourrait répondre d'avance à toutes nos questions — dans une sorte de sursaut spirituel, dont le christianisme doit constituer le sol nourricier, et dont la signification, certes humaniste et généreuse, ne peut que rendre perplexe.

La thèse de M. Neiryck est séduisante, mais souffre, aux yeux du philosophe et de l'historien — le premier étant un peu vite rangé, par l'auteur, dans la catégorie des «bavards» —, de deux faiblesses principales, et à vrai dire corrélatives. D'une part, et sans compter que l'on eût été en droit d'attendre d'un auteur dont la compétence scientifique ne fait pas de doute, une critique *épistémologique* du second principe, et plus précisément de la corrélation entre création d'ordre local et création de désordre global — cela est rien moins qu'assuré et indépendant, n'en déplaise, de prémisses philosophiques inaperçues — si cette prétendue «loi» de l'entropologie règle le devenir historique, alors il faut dire, si on lui concède le statut de loi, que la loi la plus générale de l'histoire est une loi *physique* et que l'histoire est *tout à fait dépourvue de sens* — tout autant qu'un moteur d'auto. D'autre part, et dans le même moment, il est très surprenant qu'emporté par cette sorte de «monisme» historique d'essence très métaphysique, l'auteur réduise l'histoire humaine à l'histoire de ses techniques, et n'envisage pas un instant — exception faite du christianisme — qu'une culture est aussi, et peut-être surtout, quels que soient les époques historiques (histoire) et les lieux géographiques (ethnologie), une *création symbolique* de sens, dont la technique n'est jamais qu'une partie, certes intégrante. M. Neiryck procède un peu comme le préhistorien qui, ne disposant pratiquement pas d'autres «documents» que les «industries», entasserait, comme un géologue, les strates d'évolution technique les unes sur les autres. L'illusion d'optique qui en résulte est dangereuse. De là viennent, sans doute, les affirmations à l'emporte pièce sur le polythéisme grec

ou latin, sur la philosophie (et Platon en particulier), etc., qui sont mis au compte de l'idolâtrie ou du dogmatisme — comme si le christianisme en était exempt, et l'on se plaît à sourire que l'auteur mette les composantes négatives du christianisme qu'il est bien forcé de reconnaître, au compte, en quelque sorte, des résidus gréco-romains. Le point le plus significatif de sa reconstruction historique concerne, précisément, la chute de l'Empire romain dont notre époque semble être la répétition : la conception entropologique ne permet pas de saisir le temps (interminable : deux à trois siècles) qu'il fallut pour cette chute, si l'on considère que les conditions (entropologiques) en étaient réunies bien avant Dioclétien, et que la chute s'effectue (en Occident !) après que l'Empire soit devenu chrétien, sans compter la belle thèse d'H. I. Marrou sur «l'antiquité tardive» du Bas-Empire. Cette chute a été et demeure énigmatique : il ne s'agit pas seulement, ni même essentiellement d'un effondrement «économique», qui ne cessait pas de se prolonger, mais surtout d'une usure *symbolique*, d'une déperdition symbolique du sens de la société impériale, ou, en d'autres termes, plus corrects, d'un déplacement symbolique des sens, qui rendait certaines tâches plus urgentes que d'autres ⁽¹⁾. Ce devrait être un lieu commun de dire que l'histoire est l'enjeu, tant aux yeux du philosophe, de l'historien, que de l'homme de bon sens, d'une multitude d'investissements symboliques, d'une multitude d'inventions, de reculs et d'improvisations aveugles, et de questions non résolues parce qu'ultimement insolubles : la philosophie de M. Neiryck est celle d'un physicalisme historique qui ne peut que heurter de front tout historien engagé dans la pratique de son travail qui est pratique de l'humain — et cela même si la mise en perspective de l'histoire sous l'angle de l'évolution technique a toujours quelque chose de stimulant. Simplement, il ne faut pas confondre la partie et le tout.

Il ne faut donc pas s'étonner, car c'est dans la logique même de l'ouvrage, si la perspective de l'auteur débouche, dans sa troisième partie, sur une eschatologie chrétienne, qui n'est cependant pas réfléchie comme telle puisque la dimension du *sens* (et des sens) semble obstinément absente de l'histoire. Cette dimension a été à ce point émaciée, voir éradiquée, avec la mise au placard des «bavards» — toutes tendances confondues, de Platon et Aristote au politicien démagogue le plus médiocre — avec la reconnaissance d'une loi physique comme loi du devenir historique, que, sur l'«île de l'évolution», ne reste plus, comme «message» venu de

(1) Autre contre-exemple à l'entropologie : l'Union soviétique dont la création d'ordre, il est vrai toute relative, repose au milieu de fantastiques ressources inexploitées. Il est vrai que l'auteur l'assimile à l'Égypte des pharaons, et qu'il répondrait que l'URSS en est restée à la seconde Révolution industrielle. Il est néanmoins significatif qu'il n'envisage le phénomène totalitaire qu'à travers son expression dans le nazisme, et qu'il en néglige l'analyse symbolique qui seule pourrait expliquer, non pas l'incapacité technologique du totalitarisme, mais son incapacité technique à traduire ses innovations technologiques (incontestables dans le cas de l'URSS) dans toutes les couches de la société globale — cela, alors même que l'auteur se plaît à souligner, à juste titre, la profonde parenté entre les idéologies marxistes et libérales. Et, quant au nazisme, la *mort du sens* incarnée dans «l'holocauste» est exclusivement traitée en termes techniques et entropologiques !

l'océan, sur le bateau qui est enfin en vue, et qui, déjà, a débarqué nos ancêtres lointains, que le message chrétien, de la seule religion qui ne soit pas d'État ! Tel est le «huitième jour» de la création, où le fonds chrétien suscitera une véritable révolution des mœurs, et la compréhension, dans ce que l'auteur nomme un «système technique solaire», de ce qu'il faut économiser sobrement la création d'ordre et sa contrepartie de création de désordre. De toutes façons, objectera-t-on, si c'est pour reculer l'échéance inéluctable... Perspective décidément peu exaltante, dont le sens est *déjà mort* puisqu'il est miné du dedans par la perspective exclusivement économique du second principe et de l'entropologie. À moins que ne s'ouvre de manière quasi-sauvage, comme c'est le cas ici, la dimension eschatologique : l'auteur écrit très significativement (et très justement) que «l'on ne peut pas donner aux hommes le courage de vivre sans leur donner le courage de mourir» (p. 297). Or, ce qui donne ce courage, ce qui l'a toujours donné et le donnera toujours, c'est précisément *le sens* de la vie et de la condition humaine, sens multiple, insondable, que chaque génération a à réinventer et à réinterroger, sens qui *peut* certes être envisagé sous l'horizon eschatologique, mais dans le doute radical, puisque la mort physique, et la mort du sens, viennent quotidiennement le mettre en question. Sens qui n'est donc pas, dans sa multiplicité tant historique qu'individuelle, *ipso facto* sens chrétien. Pour l'auteur, celui-ci est le seul qui reste, et cela sans doute, parce que secrètement, pour lui, il est le seul à être *an-historique*, à échapper à la fatalité physique de la «loi» de l'entropologie. Nous sommes décidément de très curieux animaux. Et ce livre est décidément très paradoxal.

Non pas qu'il s'agisse de restaurer l'illusion technique très pertinemment dénoncée par l'auteur, avec ses effets pervers centralisateur, immoral et coercitif (cf. pp. 39-40). Mais à trop décaper, à ne pas replacer l'illusion technique dans un contexte *symbolique* global, dont la loi de l'entropologie fait partie intégrante, il ne reste plus qu'une fragile planche, celle d'un salut qui paraît tout aussi «utopique» que les autres. L'histoire est histoire des hommes, et elle se fait tout autant, et même beaucoup plus souvent, dans l'aveuglement que dans la lucidité. Certes, comme le montre très justement M. Neiryck, il y a bien des traits communs entre l'illusion technique et l'illusion magique. Mais les deux sont socialement et historiquement *instituées*, elles font partie d'un champ symbolique global qui, au moins tout autant que la technique, est l'apanage de l'homme. C'est pourquoi il ne peut y avoir et il n'y a pas une loi, ni de lois de l'histoire, sinon dans l'illusion rétrospective. Il n'y a rien à attendre du miracle trans-historique d'une «conversion» collective. Mais il y a quelque chose à attendre — sûrement pas tout — de l'exercice commun, difficile, patient, de la lucidité, c'est-à-dire aussi de la ruse avec les ruses du mystère et de l'évidence qui ne sont pas propres, loin s'en faut, à l'illusion technique. Si l'on prend avec ce recul l'ouvrage de M. Neiryck, sa lecture peut s'avérer des plus stimulantes. Avec ce recul : c'est-à-dire *sans adhérer* au «sens» auquel il paraît, plus ou moins aveuglément, adhérer. Il n'y a pas que des «bavards» qui causent et des braves qui travaillent, sur la terre (et dans les cieux). La question est ailleurs : c'est celle de

notre condition d'hommes qu'il ne faut pas «rediviser» une seconde fois entre l'eschatologie d'un sens en droit univoque et la légalité, aveugle au sens, de la «loi» entropologique — «schizophrénie» bien moderne qui fait écho à celle que dénonce fort justement l'auteur, mais dont il nous paraît profondément complice, jusqu'à l'éclatement. Point de départ, donc, que ce livre, surtout dans la critique de la modernité, mais sûrement pas point d'arrivée ou point de passage obligé. Gardons-nous des partages trop stricts entre la vérité et l'illusion. — Marc RICHIR.

Mesqui (Jean). *Le pont en France avant le temps des ingénieurs.* Paris, Picard, 1986 ; un vol. in-8°, 303 p., 300 ill. (GRANDS MANUELS PICARD). Prix : 470 fr. français.

Important ouvrage que celui de M. J. Mesqui paru dans la série des Grands manuels de la maison Picard. Texte neuf, approfondi, illustration abondante et de qualité, bibliographie analytique complétant l'ouvrage, voilà quelques-unes des qualités d'un livre, résultat d'une thèse de doctorat d'État soutenue à Caen en 1985, dont la publication sous forme condensée laisse bien des aspects sous silence : détails, anecdotes, voire monographies d'ouvrages et notamment toutes les références infrapaginales remplacées par la bibliographie topographique, ainsi que de nombreuses citations des documents d'époque. Le lecteur regrettera d'autant plus ces coupures qu'elles le privent des analyses minutieuses d'un savant qui conjugue, fait rare, la formation d'archéologue et celle d'ingénieur de ce corps des Ponts et Chaussées dont il retrace, en quelque sorte, la préhistoire. Il ne songera toutefois pas à en faire grief à l'auteur ni à l'éditeur, mais espérera voir compléter cette remarquable synthèse par un recueil détaillé des ponts les plus significatifs.

M. J. Mesqui définit d'emblée son propos : «parler du pont» jusqu'à la création du corps des Ponts et Chaussées en 1716, «évoquer cet ouvrage d'art sous tous ses aspects qu'ils soient financiers, juridiques, politiques, géographiques, sociologiques, techniques», mais aussi «comment il a été facteur d'unification des structures administratives, comment il a fait évoluer les techniques et leur diffusion». L'ouvrage se divise en deux parties : «Un lien entre les hommes», «Les hommes et leurs techniques», de quatre et trois chapitres.

La première partie aborde des questions spécifiquement historiques et c'est là, peut-être, que l'on regrettera le plus l'absence des citations des sources. M. J. Mesqui consacre un premier chapitre au financement du pont (pp. 11-58), commençant par cerner le statut juridique du pont. Le pont, dans notre conception moderne, est un moyen de franchissement sur une voie qu'il dessert. Cette vision, celle de l'Empire romain, ne s'imposera que progressivement à partir de Sully, mais surtout de Colbert. C'est qu'il deviendra rare, au Moyen Âge, de voir une même autorité dominer la voie sur toute sa longueur ou sur une partie significative de celle-ci. Le cours d'eau, surtout lorsqu'il est important, joue souvent un rôle de limite, d'où d'innombrables difficultés pour déterminer de qui il dépend, mais aussi qui doit le financer. Le rôle d'un certain nombre de donations carolingiennes se révèle en ce